

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

"Je pardonne tout!" Suzan répéta ces trois mots du fond de l'âme, tandis qu'une larme coulait sur ses joues décolorées, larme séchée aussitôt par un baiser d'enfant.

—Maman, pleure plus. Osel va voir papa, dit une petite voix claire.

Et Daisy ajouta aussitôt:

—Madame, nous approchons. Tout là-haut, voilà Orcines et le chalet...

A la montagne, l'air restait encore un peu vil. Les arbres montraient timidement leurs jeunes feuilles, et même leurs bourgeons; il y avait moins de chant d'oiseaux que de pépiements dans les nids; et c'étaient des fleurs printanières qui s'épanouissaient au milieu des prés et le long des buissons.

Mais, dans le jardin du docteur Orvanne, très abrité des vents du nord et de l'ouest, il y avait à profusion: lis, roses, chèvre-feuille, jasmin, poussant à la diable au milieu des pelouses non fauchées. Leurs parfums violents entraînaient avec le soleil et la brise par l'unique fenêtre ouverte au chalet des Saules, comme pour mettre une note joyeuse dans la maison attristée.

Seul devant son bureau, Jacques était assis, inactif, en proie à une torpeur douloureuse, dont il lui semblait ne pouvoir jamais sortir. On avait enterré sa mère le matin même, et le souvenir de ses dernières paroles: "Pardon!... Espère!" celui de son agonie, des cérémonies funèbres passaient et repassaient dans son esprit, mêlés à une sensation de vide, d'abandon absolument paralysante.

Où était-il? Il l'ignorait? Vivait-il? Il l'ignorait... Il ne savait qu'u-

ne chose: c'est qu'il souffrait affreusement et qu'il se grisait de sa souffrance.

Une porte, doucement ouverte, lui fit tourner la tête...

Était-ce un rêve?... Une enfant s'approchait à pas menus, très lents, comme indécis. Toute vêtue de blanc, elle avait un grand chapeau de dentelle qui cachait la moitié de son délicat visage...

Jacques croyait voir un lis... un des beaux lis de son jardin qui s'avavançait vers lui...

Soudain, d'un geste impatient, une petite main enleva le chapeau, repoussa les boucles blondes en désordre sur le front, deux grands yeux bleus, un peu étonnés, se fixèrent sur Jacques immobile, muet; mais, sans crainte, arrivant jusqu'à lui, l'enfant tendit son frais visage aux yeux du docteur:

—C'est Osel, papa, Bise Osel...

Puis, prenant la main de son père, —Viens voir maman. Maman est là...

Il l'avait serrée passionnément sur son cœur; maintenant, le front incliné, il écoutait:

"Viens voir maman... Maman est là!"

Tout le passé se levait devant lui avec son infiniment doux et son infiniment triste. Les joies de l'amour partagé, joies si délicieuses qu'il en frissonnait encore de bonheur; puis les heures décevantes, heures de doute affreux; les mois d'isolement, de découragement total... Comment oublier tout cela? Comment s'absoudre aussi, lui, d'avoir été si imprudent, si égoïste, si aveugle, si crédule et si faible surtout, si orgueilleux, si absolu dans sa rancune?

"Viens voir maman. Maman est là!"

Dans sa délicatesse féminine, Suzan avait pensé que Rosel — leur fille! — devait être la colombe de la paix, que cette fleur toute blanche devait être le lien charmant de leur bonheur nouveau...

De leur bonheur!! Pouvaient-ils encore être heureux? De l'arbre brisé par l'orage peut-il pousser des ra-

meaux verdoyants, des boutons pleins de promesses? Oui. Oui, si la foudre, si la Providence plutôt, a épargné une tige vigoureuse.

Et n'était-elle pas là, la tige vigoureuse dans sa fragilité? N'était-il pas là le bouton plein de promesses?

Jacques releva la tête.

L'enfant attendait, mais des larmes commençaient à briller dans ses prunelles bleues.

—Maman est là, répéta-t-elle...

Tout frémissant, il l'attira à lui.

—Vite, allons voir ta mère, ma petite bien-aimée.

Mais, alors, d'un bond, elle s'échappa, précédant son père avec la vivacité d'une bergeronnette, gazouillant mille riens pour le plaisir de gazouiller.

Jacques la suivait, la regardait, l'écoutait, comme en un rêve très doux dont on craint le réveil, le cœur battant follement sous une joie trop grande.

Il savait, maintenant, où l'enfant le conduisait.

Au fond du jardin se trouvait un bosquet plein de verdure, de fleurs, d'oiseaux: endroit charmant qu'ils préféraient "autrefois" à tout autre. Suzan devait l'attendre là...

Elle l'attendait... Mais, quand elle le vit paraître au détour d'une allée, aussi pâle, aussi changé qu'elle l'était elle-même, quand elle entendit Rosel crier, triomphante:

"Voilà papa!"

Elle s'élança au-devant de lui et tomba, éperdue, dans ses bras, ne pouvant que murmurer, au milieu de ses larmes:

—Je suis venue trop tard!... Mon pauvre Jacques! Mon pauvre ami! Mon pauvre ami!...

C'était l'oubli! C'était la paix! C'était le renouveau! C'était le bonheur!

XII

Jacques Orvanne revenait de Durtol par le sentier du bois. Derrière un arbre, derrière un autre, derrière un autre encore, on entendait: "Coucou, coucou, coucou!" Et, chaque